

Fiction & Cie



Éric Nonn

PAR-DELÀ LE MÉKONG

Seuil

25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

COLLECTION
« Fiction & Cie »
fondée par Denis Roche
dirigée par Bernard Comment

Ce livre a reçu le soutien d'une Mission Stendhal
de l'Institut français.

ISBN : 978-2-02-107995-1

©Éditions du Seuil, mars 2012

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.fictionetcie.fr
www.seuil.com

Extrait de la publication

I

Cura Daï. La plage de Cura Daï au Vietnam. Une plage à l'eau bleue, méthylène. Une plage en anse, en baie, avec de grands cailloux au sud, fichés là, plantés. Des digues, des pieux, un paravent, un dessin de Chine, de papier de riz...

Ce jour-là, il y avait un soleil d'avant mousson et le sable était brûlé, en braises blanches, blanchies, un sable de carrière lavé au sel, parfois balayé aux typhons, au t'ai feng, au grand vent dans ce mot mandarin, au tufao, au tufan selon la langue du voyageur. Et le mot en vietnamien... Oublié ce matin-là...

La Strada... Il l'appelait la Strada quand il pensait à elle, un peu en souvenir de Fellini, mais pas seulement.

Elle était en maillot sur cette plage d'Indochine, un deux-pièces mal ajusté, aux couleurs déteintes. Le maillot d'une

autre, un emprunt. Et les deux pans de coton de son soutien-gorge étaient un peu courts pour elle.

Il n'y avait quasiment personne sur ce bord de mer et pas encore de déchets ou à peine, même pas un de ces sacs plastiques, pétrolés, qui dérivent à la côte et qui, de loin, se confondent avec des méduses. Ce matin-là, il n'y avait même pas une tong échouée, une de ces chaussures-semelles, plates comme des seiches.

En général, les étrangers rejoignaient la côte à bicyclette, un moyen commode sur cette route plane de quelque cinq kilomètres à peu près en venant du vieux port de Ho An, un port ensablé, sûrement ensablé maintenant, inutile en tout cas.

Même tôt, ce matin-là, il faisait déjà une chaleur de lézards de pierres, de cailloux, et il était difficile de ne pas transpirer sur ces vélos pour dames. Par hasard de location, ils avaient eu tous les deux un vélo pour dames, un vélo pour robes, pour jupes, pour sarongs.

Cura Dai. C'était étrange d'arriver dans un endroit et de se dire que là, précisément, on allait devenir un autre. Peut-être même sortir du sable comme une tortue enfouie... Et cela semblait presque possible sur cette plage qui avait pour principal attrait d'être exotique...

La Strada... Elle avait déjà fait l'amour avec lui. Avec celui de l'autocar d'abord. Elle avait fait l'amour avec cet homme tout de suite ou presque. Peut-être faisait-elle l'amour tout de suite ou presque avec tous les hommes...

Lui... Il n'était encore qu'un homme d'autocar, à ce moment-là, un passager, simplement un passager quand elle l'avait rencontré. Celui d'un vieux camion aux ailes galbées, en dos d'escargot. Pour lui, tout cela se passait sur une route du Japon. À cet instant précis, son esprit était au Japon et la seule réalité était le bruit de cet autocar sur la route.

La Strada... Quand elle était montée dans ce bus, il l'avait remarquée. Elle portait une robe courte, d'un coton rétréci. Lorsqu'elle fut sur la deuxième marche, des hommes assis au café s'étaient rincé les yeux d'un éclat de peau nue, de cuisses vues de loin. Elle semblait indifférente à ces regards d'hommes, en manque, en frustration, en recherche de quelques fragments de désir. Des zestes. Le voyeurisme n'est pas sans amertume. Les hommes l'avaient regardée les yeux bas, peut-être à cause de sa robe rétrécie, usée. Était-ce réellement provocant, un manque de tissu, une mauvaise mesure, une erreur de taille...

Il y avait déjà du monde dans l'autocar, des voyageurs. Ils avaient tous l'air d'être à une place habituelle, attitrée. Lui seul avait laissé une place vacante sans y avoir posé de bagages.

Contrairement aux autres, il semblait là par hasard et totalement insensible à l'imminence du départ.

La Strada... Quelle que soit la situation, elle était toujours une rencontre. Peut-être était-ce sa façon de vivre de n'être qu'une rencontre, en tout cas avec les hommes...

À un moment, il l'avait touchée quelques secondes, juste à l'avant-bras. Un attouchement. Par inadvertance, enfin presque. Elle avait réagi avec réticence. Parfois la sensibilité ressemble à de la réticence. À cet instant-là, il avait pensé à ce mot, attouchement, à cause de sa réaction épidermique assez violente. Sa peau avait fait un bruit d'abeille. C'était faux bien sûr, mais certaines sensations sont tellement curieuses qu'on finit par se dire qu'elles ont existé.

La Strada... Elle devait penser que ce voyageur à côté d'elle était un étranger. Surtout parce qu'il semblait loin, absent. Même si presque toujours ce n'est qu'une posture, cet état d'absence. Souvent, il posait sa tête sur la vitre, sur le verre, comme s'il cherchait du froid, une sensation froide. Quelquefois le paysage se dédoublait, se décalquait, et il arrivait que son visage soit aussi dans les arbres, sur le bord de la route. À ces moments-là, elle semblait le regarder comme un passager possible dans sa vie. Peut-être regardait-elle souvent les hommes comme des passagers, pour des voyages plus ou moins longs, parfois des trajets seulement...

Il y eut un arrêt, une pause, et ils descendirent ensemble fumer une cigarette sur le bas-côté. C'était peut-être un instant cancérogène mais c'était assez beau, ce premier moment de partage, d'intimité, de mimétisme. Quelques secondes, deux ou trois minutes fumigènes sur un bord de route. La Strada commença à lui parler à ce moment-là. Il resta vague dans ses réponses. Les prologues, les préliminaires sont toujours un peu compliqués lorsque l'on est asocial que ce soit ou non malgré soi.

Plus tard, en route, elle s'était un peu affalée sur son siège, posant ses genoux sur le dossier du passager de devant. Elle portait des chaussures vertes grossièrement taillées à la main, des inusables aux semelles peut-être en pneu de camion comme ces babouches d'Afrique coupées dans des morceaux de caoutchouc, de goudron. Elle semblait à son aise dans cette position articulée, un peu adolescente, dont elle n'imaginait pas l'éventuelle indécence ou sensualité. Ils n'avaient pas échangé leurs noms comme souvent d'ailleurs dans ces rencontres de voyage où l'identité première est une place assise, une durée, un trajet.

Le passager l'avait observée assez longtemps, dans sa pose, avec ses cuisses en partie nues, relevées. Il les avait même observées avec minutie. La Strada aussi l'avait regardé. C'est vrai qu'il devait paraître un peu usé, élimé. De temps en temps, il semblait être son propre bagage. C'est ce qu'elle avait dû penser une ou deux fois en le voyant calé à sa place assise.

Comme si toute sa vie était entièrement sur lui en vrac, en coton, sans nulle part ailleurs. Une vie sans domicile, sans un endroit pour y laisser une trace, pour s'alléger. Une vie comme sur un quai, un ponton. Une vie débarquée. C'est d'ailleurs ce qu'il lui avait dit à un moment. Il avait parlé de cela, d'une vie débarquée, quelque chose comme cela.

Il aurait peut-être pu la toucher dans l'autocar. Et elle l'aurait sûrement laissé faire.

Cura Daï. La plage de Ho An, Faïfoo. Autrefois, le port de Ho An s'appelait Faïfoo, jusqu'au dix-septième siècle en tout cas, au moment de l'arrivée des premiers jésuites et de leurs premiers dictionnaires portugais, vietnamiens, français, avec leurs portées musicales, en fin de volume, pour indiquer les sens différents des mots selon la hauteur des sons.

Ho An, Faïfoo, un port de commerce saisonnier, un port qui devenait sédentaire à la mousson, soumis à la mousson, aux vents contraires, un port de commerce en escale aussi entre l'Occident et le Japon, à l'époque interdit aux Blancs. Le Japon, cette île huître, coquillage qui s'ouvre et se referme sans cesse à la moindre lame qui l'approche, cette île perlière aussi.

Ho An, une escale, un port de transit, de transbordement, d'hivernage, et des quartiers se sont construits, portugais,

japonais, comme des ghettos, et il en reste des traces, un pont couvert en bois, un pont de pagode, et d'anciennes demeures de marchands devenues touristiques, piquées de lampions, des lampions boules, papiers, certains en feuilles de mûrier.

Il faut se changer ou changer le monde. Il paraît que c'est une phrase de Descartes, c'est possible... Se changer, se transformer... on profite souvent d'une rencontre, d'un sentiment pour oser cet acte même si l'attachement n'est qu'une illusion, un leurre, presque toujours. Changer ou au moins dézinguer ce regard violé, un regard de même éraflé, pour lui, en ce qui le concernait. Au moins oublier ce regard abîmé. Une tentative de cataracte.

Cura Dai. Une plage pour commencer une métamorphose, colorée comme celle d'un papillon... De l'un de ces papillons d'Asie du Sud-Est, de ces papillons géants aux ailes grandes, en voiles de jonque, aux abdomens friandises pour les Annamites, les Tonkinois qui gobent leurs petits goussets alvéolés, protéiniques, essentiels pour combattre les carences.

Cura Dai. Et la marée était à moitié haute ce jour-là, à cette heure-là, une marée calme, pas vraiment perceptible. La mer était visuellement bleue. Les vagues fines, blanches, paraissaient filées, surfilées à la grève sur des centaines de mètres jusqu'aux montagnes là-bas, au sud, des montagnes rouets, tisserandes.

Une Ho-Anaise.

Une femme passe. La plage est déserte devant elle. Elle marche. Elle porte des bouées, de grosses bouées noires, des chambres à air de camion, des bouées à louer, des bouées de location pour dominer la peur de l'eau, le manque de savoir à la nage, mais aussi des bouées radeaux, transats, des morceaux de pétrole gonflés au compresseur, à l'hélium, tout en hernies avec leurs valves en appendices, en excroissances.

La Vietnamienne marchait dans le sable brûlant, torréfié. Elle portait cet amas de caoutchouc, elle s'éloignait et de loin, pour lui, elle avait une senteur de grain de café. L'Indochinoise s'éloignait et son cul était en balise sous les sept ou huit bouées de camion qu'elle portait sur un bambou, à l'épaule, à la viet. À la viet aussi, son chapeau tressé, conique, qui sortait au-dessus des bouées comme un coquillage, une bernicle.

Son cul était satiné de soie rose, de fleurs roses imprimées sur un fond de tissu noir, laqué.

S'interdire le regard d'homme... Parfois, il se demandait s'il ne devrait pas s'interdire son regard d'homme, ce regard inconvenant, qui n'est permis normalement qu'à l'insu, seulement à l'insu.

La loueuse. Sous les bouées, le vent l'avait prise aux hanches. Elle n'avait que ses fesses nues sous le tissu, des fesses un peu

plates. Ses mollets étaient comme des cailloux, des galets sur lesquels le vent ricochait.

Ses pieds sandalés fouinaient dans le sable. Elle allait. Elle s'en allait jusqu'à un parasol avec ses bouées noires peintes, numérotées en blanc, en chiffres arabes, zéro une, zéro deux... des bouées à louer pour quelques dongs, cette monnaie vietnamienne, effigie, multipliée, démultipliée, millionique, en culte, en duplicata d'Hô Chi Minh.

Vers la terre, sous les cocotiers, quelques corps étaient étendus, des corps à la peau couleur terre brûlée. C'est assez rare qu'ils acceptent ici le hâle, cette teinte sombre, pour eux ethnique, minoritaire, comme une couleur d'intouchable presque. Il y avait une jeune fille aussi, debout sous ces arbres, en maillot de plage. Son slip était serti de corolles, en jupette. De loin, elle faisait penser à une joueuse de vagues.

Accroupies. La plupart du temps, les Vietnamiennes prenaient un bain accroupies, près du bord de la grève, une grève sans cailloux, qui semblait même sans coquillages.

Sur la plage, la Strada avait ses genoux relevés en voyageuse d'autocar. Il essaya de la toucher comme aurait pu le faire le passager, doucement. Une tentation. Souvent, les touchers ne sont que des tentations.

Ils avaient ensuite parlé des gares routières, de ces bus arrêtés, à quai, de ces petits commerces greffés sur les trottoirs qui finissaient tous par sentir l'huile, le gazole, la poussière de roues, de châssis.

La Strada... Une fois elle avait mendié deux jours à la sortie d'une gare ferroviaire. Pour presque rien. C'était une étrange expérience, disait-elle.

La Strada... Elle n'avait pas envie de partager cette histoire de mendicité, ce jour-là, à Cura Daiï, et il ne l'écoutait pas vraiment. Après, après les détails de l'autocar, il l'écouterait. Plus tard, un peu plus tard.

Le passager était resté un instant, les yeux fermés, la tête contre la vitre de l'autocar. Maintenant, il commençait à y avoir de grands immeubles debout, totems incrustés de centaines de carrés de verre, de vitres.

– Monsieur Hara...

Le passager avait ouvert les yeux. Il avait regardé la Strada et il s'était mis à sourire. Apparemment, cela l'amusait qu'elle l'appelât ainsi. Et même cela semblait lui provoquer quelque émotion.

– Tamiki... avait-il précisé.

– Ah oui !...

Elle avait oublié le prénom de cet écrivain japonais dont il lui avait parlé, de cet homme qui habitait Hiroshima et qui avait vu la bombe, l'éclair.

– Cet homme est mort, vous savez, il y a longtemps. Il s'est suicidé.

Ce n'était pas à cause de Tamiki Hara qu'il avait voulu aller à Hiroshima, il y a quelques années. C'était pour les leucémiques, les triphasés. Une ou deux fois, il les avait appelés les triphasés, ceux qui avaient vu l'éclair, l'éclair de la bombe.

C'était étrange, cette tendresse qu'il ressentait en les appelant les « triphasés », pour dire les rescapés, les quelques-uns de cette bombe atomique, tous ceux qui se trouvaient suffisamment loin de l'épicentre.

Il avait approché la leucémie. Il ne savait pas comment il avait réussi à lui en parler. Un hasard de voyage, dans le mouvement, la route qui défile, les bruits de l'autocar. Il était triste de ne pas avoir été au Japon. Il pensait que vraisemblablement il n'irait jamais. Le désir parfois rejoint l'interdit.

Il disait qu'il y avait des ressemblances aussi là-bas avec ces rescapés aux cheveux brûlés, asséchés et qui tombaient par poignées, eux aussi à cause d'une bombe, même si pour lui ce n'était que les souvenirs d'une bombe au cobalt, de ces petites bombes individuelles, radioactives mais médicales et qui permettaient des rémissions plus ou moins longues, mais des rémissions, deux ou trois fois, rarement plus.

En fait, c'était parce qu'ils avaient parlé des rêves qu'ils en étaient arrivés là, à l'errance des rescapés d'Hiroshima brûlés aux cellules malignes, et pas seulement à la peau.

– Je ne rêve jamais. Enfin, je m'interdis de rêver.

– Tout le monde rêve.

– Bien sûr. Mais il y a plus de vingt ans que je ne rêve plus, depuis cette leucémie.

Ce n'était plus la route. L'autocar s'arrêtait souvent à cause des feux rouges, des encombrements. Il avançait au milieu de

dizaines de capots, de toits de tôle. À certaines heures, les entrées en ville ne sont qu'une suite de passages d'écluses. Il y avait de grands murs gris de part et d'autre de l'avenue encore appelée route nationale. C'est souvent ainsi la banlieue après le passage des casses automobiles, de ces garages en champ de ferraille.

Un détail. À chaque fois qu'il passait devant un grand mur aveugle, il suffoquait. Dans l'autocar aussi, cela lui était arrivé. Mais ce n'était rien. Seulement une conséquence logique. À cause... Pourquoi... Parce que... Et de temps en temps on répond à l'un des éléments de cette trilogie souvent comme s'il ne s'agissait que d'une répétition, d'un exercice de mémoire avec la sensation de n'être qu'un acteur de tréteaux. Parce que... Parce que cela lui revenait parfois, la nuit, un grand mur gris d'hôpital, et sa gamine, la sienne, qui marchait, la tête évidée. Elle était presque adolescente. Vous comprenez...
– Vous comprenez...

Une ou deux fois d'ailleurs, il avait balbutié : Vous comprenez... sans rien lui dire d'autre.

– Je n'aurais jamais dû...

À ce moment-là, il parlait à la vitre, laissant des traces de buée. C'était vrai, il n'aurait jamais dû... donner son cerveau à la science, à la médecine, son cerveau infesté de cellules malignes. Évidemment, il ne le regrettait pas intellectuellement, mais chaque jour cette décision prise, ce souvenir lui était insupportable. Sans rituels, certains actes sont incompatibles. Mais cela ne se dit pas trop dans un bloc de béton.

En tout cas, elle continuait à marcher, de temps en temps, dans ses nuits, devant un grand mur gris, un gris salpêtré. Cela faisait presque trente ans maintenant qu'elle continuait à marcher de temps en temps avec sa tête évidée, sans cerveau. Une promenade, elle semblait avoir le droit de temps en temps à une promenade sous le grand mur de l'hôpital, un mur d'enceinte.

C'était pour cela qu'il avait voulu aller à Hiroshima, pour arrêter ce rêve.

– Vous comprenez...

Non. Pas vraiment. Un peu peut-être... Une compréhension émotionnelle seulement.

– C'était pour elle, vous comprenez, pour qu'elle ne soit plus seule dans ses promenades, ses errances de quelques dizaines de mètres. C'était absurde, n'est-ce pas, mais je pensais qu'en allant à Hiroshima, je pourrais trouver quelques défunts qui accepteraient de l'accompagner dans ses promenades. Le conscient de l'homme est étrange parfois, illogique, bien plus que son inconscient. Un reste d'animisme, une résurgence, cela arrive de temps en temps.

– Pour qu'elle ne soit plus seule...

Et il s'était mis à rire brièvement, un rire un peu acide, saccadé. En même temps, il semblait heureux de pouvoir être inepte, librement inepte avec sa petite histoire comme il le disait, une histoire banale... une histoire intime aussi, n'est-ce pas...

C'était à cause des clichés, des quelques photographies prises à Hiroshima juste après la bombe... Quand il les avait vues pour la première fois, il avait été gêné par ces images qui lui étaient si familières, qui semblaient même lui appartenir. Malgré la fixité de la prise de vue, tous les rescapés semblaient en promenade. Ils avaient tous ce regard venu d'un cerveau irradié, infecté, un regard en partance, un peu un regard de convois, de camps. Ils semblaient tous en empreintes, en ombres empreintes, en ombres brûlées, négatives. Des rescapés pour peu de temps et tous paraissaient le savoir, ainsi arrêtés, pris en instantané.

– Elle n'était plus seule, donc. Maintenant, elle était avec eux tous. Vous savez, peut-être que le pire dans la mort d'un enfant, c'est cette sensation de le laisser seul. C'est comme cela que j'en étais presque venu à vouloir aller jusqu'à Hiroshima, pour elle.

– Vous auriez peut-être dû y aller...

– Peut-être...

– Vous avez revu le mur gris...

– Non. Plus jamais. En tout cas depuis ces photographies...

Il se souvenait du regard de la Strada à ce moment-là, un regard presque d'amante. Et il l'avait attirée contre lui en l'enlaçant à l'épaule. Un moment, ils avaient dormi ensemble, dans l'autocar, quelques minutes, en essayant d'atténuer l'un pour l'autre toutes les secousses de la route, les cahots.

Dans l'autocar, il faisait chaud, une chaleur de goudron, une chaleur de poussière maintenant, depuis qu'ils entraient dans la ville.

Ses yeux le piquaient toujours un peu lorsqu'il arrivait dans les villes. Cela lui rappelait une légère odeur d'ammoniac, d'encre violette, un vieux souvenir de tireurs de plans d'architecte. Et à chaque fois il avait l'impression que ces routes, ces rues de banlieue se traversaient comme des décombres, et que même les immeubles tout juste sortis de terre ressemblaient à des décombres, des constructions de décombres.

En déplacement. Il n'était qu'en déplacement. Deux heures d'autocar, pour lui, ce n'était pas un voyage, pas vraiment. Il ne savait pas très bien d'ailleurs pourquoi il allait en ville. Pour rien, pour y trouver un peu de travail, d'argent. Mais il n'avait aucune raison d'être là plus qu'ailleurs.

Et elle... La Strada...

Elle allait dans la ville juste pour la voir, pour s'y promener quelques jours. En visite. Une sorte de visite. Elle le disait comme une joueuse, une adepte de poker. Pour voir...

Bien sûr, ce n'était pas tout à fait la vérité mais cela demande toujours tellement d'explications, la vérité, peut-être plus que le mensonge, finalement. Et c'est si ennuyeux d'expliquer.

C'était plus simple de se laisser transporter par une machine, de regarder parfois le conducteur, ce vrai homme, ce héros qui connaissait son chemin, qui le savait par cœur, du début à la fin. De toutes les façons, au bout de quelques voyages, on s'aperçoit qu'il n'y a jamais d'inconnu, à aucun terminus routier ou ferroviaire, seulement parfois de l'inattendu.

La Strada... Quelques secondes, il eut l'impression qu'elle ressentait l'envie de coucher avec un homme. Pas forcément avec lui mais peut-être aussi.

La Strada. Elle n'allait dans la grande ville que pour revoir les lieux de son enfance, pour les vérifier, pour être sûre que tout était exact, là où elle avait vécu, là aussi où elle avait été abandonnée et mise en orphelinat, dans ce lieu d'enfermement pendant dix ans. Elle y retournait d'ailleurs, de temps en temps, dans ce pensionnat pour jeunes filles, pour délaissées, avec la peur, à chaque fois, d'y être de nouveau internée. Elle n'osait pas vraiment passer devant la porte, elle se cachait pour ne pas être reconnue, reprise et enfermée. C'étaient des murs gris aussi, ceux de l'internat, de grands murs gris. Elle avait besoin de temps en temps

d'aller constater qu'elle se souvenait bien des lieux, que rien n'était une affabulation, un délire enfantin. À chaque voyage, elle était prise de peur, une véritable appréhension, à l'idée que tout ait changé, qu'elle ne puisse rien reconnaître, rien vérifier. Pour elle, c'était un peu comme un lieu archéologique, un site, le sien.

La Strada. Cura Daï.

Au loin, la loueuse de bouées s'était immobilisée. Elle s'était assise sur le sable. Elle ressemblait à une petite toupie maintenant, une toupie sous ombrelle, sous parasol. Une ombelliforme.

Bien sûr, la Strada avait remarqué son regard sur cette femme qui passait au loin en léger déhanchement. Elle n'aimait pas son regard d'homme sur les autres femmes, son regard dénudant, le plus souvent. Et même parfois, sur elle, elle ne l'aimait pas. De temps en temps, ce regard la prostituait. En tout cas, elle le ressentait ainsi. À certains instants, c'était vrai d'ailleurs. Une sauveteuse... La Strada l'avait appelée ainsi, la loueuse de bouées. Et il s'était senti médiocre sur cette plage de Cura Daï, juste un homme comme les autres, utilisant parfois les femmes en sauveteuses, dans cette fonction-là, dans cette corruption.

La loueuse de bouées. Il l'avait laissée passer, il avait imaginé son cul, et avec ses chambres à air de camion elle était devenue presque mythologique. Pour lui, la mythologie n'était qu'un dérivé de la séduction, rien d'autre encore, pour l'instant, à cet instant présent, avant d'aller dans la mer pour s'y fichier

comme un piquet, dans cette eau tiède, tiédasse. Dans l'eau de Cura Daï..

La Strada ne savait pas encore ce que cela voulait dire pour lui, l'eau de Cura Daï. Une eau de sérum, sur une plage chimique, pour lui, quelque peu chimique, précipitée par une marée ni haute ni basse, une marée moyenne seulement.

Un moment d'arrêt. Un moment immobile, mathématique, pour retrouver le présent, cette fonction, pour la réintégrer et non seulement la comprendre.

Il ressemblait au passager lorsqu'il s'était levé dans le sable. Il était resté là un moment avec ses pieds enfouis jusqu'aux malléoles. Il avait sûrement raison, tout avait commencé avec ce voyage en autocar, un voyage qui n'était rien pour tant.

Il y avait une autre jeune femme dans l'autocar. Une femme qu'il avait vue une fois dans une salle d'attente. Elle respirait mal et elle avait une toute petite poitrine qui chahutait sous sa chemise. Ses hanches tiraient sa jupe. Lorsqu'elle s'était levée, il avait remarqué ses fesses un peu longues, légèrement basses sous sa taille.

Debout dans le sable, il se rappela cette autre femme de l'autocar. Une femme manquée. Une vie qui passait. De plus en

Le Seuil s'engage pour la protection de l'environnement

Ce livre a été imprimé chez un imprimeur labellisé Imprim'Vert, marque créée en partenariat avec l'Agence de l'Eau, l'ADEME (Agence de l'Environnement et de la Maîtrise de l'Énergie) et l'UNIC (Union Nationale de l'Imprimerie et de la Communication).

La marque Imprim'Vert apporte trois garanties essentielles :

- la suppression totale de l'utilisation de produits toxiques ;
- la sécurisation des stockages de produits et de déchets dangereux ;
- la collecte et le traitement des produits dangereux.



RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE D'ASCQ

IMPRESSION : CORLET À CONDÉ-SUR-NOIREAU

DÉPÔT LÉGAL : MARS 2012. N° 104753 (00000)

Imprimé en France